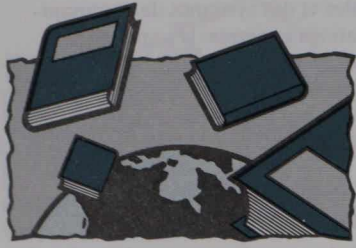


LIVRES



Penser l'Europe

Edgar Morin

Gallimard, Paris, 1987.
222 pages, 24,95 \$

■ On ne trouvera pas dans l'ouvrage d'Edgar Morin une analyse des problèmes de l'unité européenne ni d'ailleurs de recettes sur les politiques à suivre pour l'atteindre. Edgar Morin se situe à un autre niveau : celui de l'idéologie. De ce point de vue, l'ouvrage se présente comme un témoignage et non comme un programme.

Il faut inscrire ce livre au tableau de chasse des intellectuels français en mal de causes nouvelles. Le propos n'est pas illégitime, bien au contraire, mais il laissera insatisfaits tous ceux qui, déjà acquis au principe de l'incontournable nécessité d'une Europe politique, cherchent les voies de sa réalisation concrète. Même si cet ouvrage n'ajoute vraiment rien de neuf à la réflexion sur l'avenir de l'Europe – Raymond Aron, dans *Plaidoyer pour l'Europe décadente*, avait dit l'essentiel bien avant les désillusions de la gauche française – il doit être considéré comme une contribution intéressante, non pas tant par son contenu que par la démarche de son auteur, à l'europanisme, qui cherche, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale à donner un support moral au dépassement des nationalismes européens traditionnels : c'est-à-dire l'idée d'Europe.

Dans les premières pages, l'auteur nous décrit son cheminement idéologique. Avouant qu'il fut d'abord «anti-européen» et communiste après la défaite du fascisme, Edgar Morin nous révèle ses attaches à la culture allemande, ses illusions sur le stalinisme, sa découverte des cultures non-européennes, la formation de ce

qu'il appelle sa «conscience planétaire», puis, avec la crise de Cuba, lorsqu'il séjournait aux États-Unis, «sa nostalgie du pays», sa «forte poussée patriotique», qui s'élargira en un sentiment «matriotique» pour la Méditerranée, pour enfin aboutir à «un lent et inconscient éveil à l'Europe» dans les années 1970, notamment avec le choc pétrolier de 1973, qui créera chez lui un véritable «sursaut européen».

L'auteur se pose ensuite un problème d'identité. Celle-ci est culturelle et européenne. Il dira : «Je peux puiser, dans la culture singulière, étonnante et folle, du petit continent, à la source des aspirations universelles que je n'ai pas abandonnées. J'y reviens parce que le plus précieux de cette culture est désormais le plus vulnérable, je vérifie, une fois de plus, que le meilleur est toujours fragile.» Belle phrase, en effet, qui pourrait inspirer l'humanisme québécois !

L'auteur justifie le propos de son livre. Comment, en effet, réconcilier l'universalisme et l'europanisme, ce dernier et les diversités européennes elles-mêmes ? Il importe donc d'abord de «penser l'Europe» et «de considérer une communauté de destin avant d'envisager une communauté de dessein.» C'est la question que l'Allemagne et l'Italie se sont posée au XIXe siècle, que de nombreux États issus de la décolonisation se sont aussi posée à notre époque, et qu'en langage moins littéraire on peut décrire comme le processus du *nation-building*.

La suite de l'ouvrage n'apprendra que très peu à quiconque s'est intéressé à l'Europe et à l'évolution des idées, notamment en France. L'auteur ne prétend pas faire oeuvre d'historien. Il écrit un essai. Celui-ci gravite autour de deux concepts : le principe de dialogue et le principe de récursion, l'un et l'autre devant permettre de réconcilier les différences européennes dans le temps et l'espace. Mais s'il s'agit là d'une méthode intéressante pour lire l'histoire, elle apparaît bien peu convaincante pour définir la spécificité européenne. C'est d'ailleurs l'une des faiblesses de l'ouvrage : Edgar Morin n'arrive pas à démontrer que son analyse ne pourrait pas être appliquée avec autant de pertinence à

l'ensemble de l'Occident. Car si l'Europe n'a ni unité historique, ni unité géographique, comme il l'affirme, comment peut-elle se démarquer du reste de la civilisation occidentale dont elle n'est plus désormais qu'une composante ?

Ce qui revient à renverser les termes de la démarche d'Edgar Morin. La personnalité européenne n'existe pas. Elle se créera d'abord par une «communauté de dessein» parce que la conjoncture l'y force. L'évolution des négociations sur le désarmement le montre bien. Après, les Européens pourront toujours s'interroger sur leur spécificité.

Ouvrage peu convaincant, faible au niveau conceptuel, – on aurait souhaité plus de rigueur de la part du sociologue qu'est Edgar Morin – *Penser l'Europe* est cependant à verser au dossier de l'histoire des idées. Le grand défi de la pensée politique à notre époque est de savoir comment dépasser l'État-Nation sans créer de ruptures culturelles. Cet État-Nation, justement, que l'Europe a créé. En ce sens, l'ouvrage de Morin est utile. – Paul Painchaud
Paul Painchaud est professeur de science politique à l'Université Laval.

Géostratégie du Pacifique

Hervé Coutau-Bégarie

Economica, Paris, 1987.
374 pages, 48,50 \$

■ Le troisième ouvrage d'Hervé Coutau-Bégarie consacré à la géostratégie maritime est sans contredit son plus achevé. Et pour cause : ce livre découle d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Bordeaux devant un jury d'experts et d'universitaires réputés. Divisé en huit chapitres, *Géostratégie du Pacifique* nous plonge dans un monde aux rivalités régionales multiples où l'auteur nous présente l'entière dimension militaire, sans toutefois tomber (et c'est là un véritable tour de force) dans le schéma traditionnel d'analyse stratégique que constitue le triangle Chine-États-Unis-Union soviétique.

Si les chapitres traitant de l'évolution de la stratégie américaine dans le Pacifique et du renforcement mili-

taire soviétique en Extrême-Orient apportent peu d'éléments nouveaux, les chapitres subséquents par contre s'avèrent captivants, particulièrement ceux qui traitent du retour de la puissance maritime nippone et de la nouvelle stratégie maritime chinoise. L'auteur entre ici dans le détail des déploiements et des politiques militaires, nous livrant de ce fait des données et des propos inédits.

Le bouleversement de l'équilibre régional en Asie du Sud-Est suite aux agissements vietnamiens en Indochine et ses répercussions sur la stratégie maritime dans la «Méditerranée orientale» font aussi l'objet d'une analyse fort instructive, tandis que les visées hégémoniques de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande dans le Pacifique Sud sont clairement expliquées. Par contre, le chapitre d'à peine une dizaine de pages consacré aux ambitions du Chili, de la Bolivie et du Pérou dans le Pacifique du Sud-Est laisse le lecteur sur sa faim, comme le fait aussi la conclusion que l'auteur expédie un peu trop rapidement et où la redite est un tantinet agaçante.

Dans l'ensemble, Hervé Coutau-Bégarie nous offre, en bon maître de conférence, un ouvrage rédigé dans un style simple et clair. Fidèle à ses habitudes, il étaye toujours ses propos de solides références bibliographiques que relèvent les contributions les plus récentes sur le sujet. À souligner également la trentaine de cartes dessinées par Christophe Granier, toutes plus intéressantes les unes que les autres, qui font de l'ouvrage un véritable atlas stratégique.

Bref, il s'agit d'un livre bien écrit, dense en information, et qui mérite d'être salué comme une contribution majeure de langue française aux travaux existants sur ce sujet.

– Michel Frédérick

Michel Frédérick est étudiant au doctorat en science politique à l'Université Laval.

Géopolitique contemporaine

Charles Zorgbibe

PUF, Que sais-je ? N° 693, Paris, 1986.
128 pages, 5,90 \$

■ Charles Zorgbibe est un grand juriste français, recteur et ancien doyen de faculté, qui jouit d'une grande notoriété dans le domaine de